

BOREALIUM TREMENS

Mathieu Villeneuve

LA PEUPLADE ROMAN

PROLOGUE

LE PREMIER DÉLUGE

22 JUILLET 1996

Mon histoire commence au Déluge du Saguenay. J'ai eu six ans le 19 juillet, le premier jour des grandes pluies. Je suis mort beaucoup plus tard, mais ça n'a pas d'importance pour le moment.

Au début, mon petit frère et moi, on devait seulement passer quelques jours au chalet de mon oncle Joseph. Dans le bois, loin de Chicoutimi. Quand les routes ont été coupées, c'est devenu une retraite forcée.

Dans la clairière, le Jeep et le quatre-roues étaient enfoncés dans la boue. Entre les ramures des arbres, des nuages gris planaient au-dessus de la région. Plus loin, les vagues du lac Saint-Antoine de Padoue charriaient des troncs déracinés, du bois de flotte, des bateaux désancrés, des débris de barrage de castor, des chaises de patio et des canettes de bière.

Le poêle à combustion lente crépitait, répandant une chaleur apaisante qui se mêlait à l'humidité des vêtements accrochés autour de la cheminée. Sa lumière vacillante dansait sur les artéfacts accrochés aux murs du campe : bouteilles d'alcool aux formes anachroniques, remplies de vase et d'algues poisseuses,

tabatières en métal industriel, lampes à l'huile éteintes à jamais, pipes cassées, haches, scies et gaffes du temps de la drave rongées par l'érosion, fers à cheval, clous tordus, bidons d'huile. bercé par le ronronnement de la génératrice, je m'amusais à compter les dents ébréchées des outils de coupe, à fixer mon reflet déformé sur les surfaces de verre. Dans mes songes naïfs, je prolongeais les légendes que mon père me contait avant de me laisser dormir. Je devenais un aventurier, chevalier errant de la plaine boréale, vainqueur des carcajous géants, des meutes de loups et des chamanes fous.

Avant que l'antenne de télévision soit cassée en deux, mon oncle Joseph avait pu enregistrer sur cassette les premiers reportages qui couvraient le désastre. Assis sur sa chaise berçante, il les faisait jouer en boucle, le regard vague, la mâchoire crispée. Mon frère, lui, jouait avec ses petites autos en dessous de l'escalier, sans se rendre compte de ce qui se passait.

Dans le premier enregistrement, le caméraman filmait la rivière Chicoutimi à l'endroit où elle se jette dans la rivière Saguenay, là où se situait le premier poste de traite, là où les Innus, les coureurs des bois, les missionnaires et les premiers Métis saguenéens faisaient leurs affaires. Le barrage de béton, bâti au début du vingtième siècle pour alimenter la production de pâtes et papiers, ne réussissait plus à endiguer le torrent. Les flots, gonflés de terre, de briques, d'acier et de jouets d'enfants, vestiges arrachés aux rives en

amont et au quartier du Bassin, formaient une chute immense. L'histoire industrielle de Chicoutimi disparaissait au fond du fjord, parmi les peaux depuis longtemps décomposées des wigwams montagnais.

Après un zoom arrière, la caméra se posait sur le journaliste de TVA : « Le nombre de sinistrés pourrait atteindre huit mille. C'est un chiffre encore fragmentaire, qui pourrait augmenter au cours des prochaines heures. Presque partout à Ville de La Baie, c'est la désolation et la tristesse. À Grande-Baie, il y avait une ville. Tout ce qui reste, ce sont les débris de plusieurs dizaines de maisons décimées, des routes effondrées, de l'eau partout. À Chicoutimi, le bas de la ville ressemble à une cascade, les rues à des rivières. Tout ça provient toujours des barrages situés vingt kilomètres plus haut. De l'eau évacuée pour éviter un débordement encore plus catastrophique du lac Kénogami... Puis, à Jonquière, l'eau monte dans la rivière aux Sables, une autre conséquence des barrages délestés. C'est d'ailleurs la principale inquiétude en ce moment. Globalement, les pertes matérielles se chiffrent à des centaines de millions de dollars. À la base militaire de Bagotville, quatre cents soldats ont établi des camps de fortune. Plus de dix mille personnes en tout ont déjà été relogées temporairement. Tout le village de Ferland-et-Boilleau a été secouru par hélicoptère. Les gens n'avaient pas d'eau, pas d'électricité, pas de téléphone. Ils étaient complètement isolés... »

Le deuxième segment était un extrait d'un reportage en direct datant des premières heures du Déluge. Un hélicoptère de l'armée canadienne s'approchait d'une maison entourée par le torrent. Sur le toit, un homme levait les bras pour recevoir de l'aide. À bord d'un autre hélicoptère, un journaliste criait presque pour commenter les événements.

« Les secouristes s'approchent d'une bâtisse sur le point de s'écrouler. Une échelle est lancée devant l'homme, qui tente de la saisir, mais le solage, le solage se fissure... »

À ce moment précis, chaque fois, les traits du visage de Joseph se durcissaient. Il appuyait sur *pause* et réglait la vidéo sur *slow flash-forward*.

L'échelle de l'hélicoptère se balance au-dessus du bâtiment. La maison vomit ses bardeaux l'un après l'autre avant qu'un premier mur ne s'effondre, puis un autre, et qu'enfin, tout soit englouti. Pendant un instant, la tête de l'homme flotte au-dessus de la surface, puis elle coule au fond de la rivière jonchée de morceaux de métal et de tôle arrachés, sédiment parmi les sédiments. On n'a jamais retrouvé le corps de l'homme, ni celui de sa conjointe, disparue elle aussi ce jour-là.

La séquence en direct s'arrêtait là, brusquement remplacée par une publicité vantant les mérites d'un pick-up F-150. Sur sa chaise berçante, Joseph recommençait à boire son café froid, décroisant et recroisant ses jambes ankylosées.

— David, mets la deuxième cassette.

Le même journaliste lisait un autre bilan de la situation devant les décombres du quartier du Bassin.

« L'équipement lourd s'installe pour réparer les routes sectionnées. La foule, en haut, au loin, s'agglutine, mais ne peut pas s'approcher plus. Le centre-ville est carrément désert. Les forces de sécurité ont dû boucler le secteur, parce qu'hier il y a eu des problèmes de vols dans les maisons abandonnées par les évacués. On prévoit que le niveau des cours d'eau redescendra lorsque le surplus des réservoirs aura rejoint la rivière Saguenay. Les sinistrés devraient quitter les camps de fortune au cours de la semaine prochaine. En attendant, on tente de rétablir un tant soit peu leur quotidien. Il y a des problèmes aussi bêtes que de manquer d'eau alors qu'on vient d'être inondé... Comme vous le voyez derrière moi, le quartier du Bassin a en grande partie disparu. Il ne reste que quelques demeures, dont celle-ci, perchée sur le roc, qui deviendra sûrement un symbole de... »

L'oncle s'est levé pour éteindre la télévision.

— Levez-vous, les gars. On va dehors.

La surface calme du lac reflétait le ciel bleu et gris, où le soleil brillait à nouveau. Deux huards ont lancé de longs cris avant de plonger.

.

Cette nuit-là, je me suis réveillé en sueur. Dans mon rêve, j'étais marié à une Montagnaise. Les tambours résonnaient autour d'une colonne de feu qui éclairait la forêt et allongeait les ombres. Je sentais la présence d'un homme caché dans la végétation. Il murmurait des mots dans une langue que je ne comprenais pas. Lorsque j'essayais de m'approcher de lui, il s'éloignait, me forçant à le suivre toujours plus loin.

Je me suis retourné vers le ciel étoilé, incapable de me rendormir. Les dernières images du reportage remplaçaient celle du monstre. Derrière le journaliste, la maison disloquée des Gagnon descendait la côte Bossé. À l'enterrement, il n'y aurait que deux cercueils vides. Pour toujours, mes parents seraient portés disparus.